

Etienne Perrot, *L'Art de décider en situation complexe*,
Desclée de Brouwer, 2007, 290 pages, 28 €

Françoise Le Corre

DANS **ÉTUDES 2008/4 Tome 408**, PAGES XVIII À XVIII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.084.0555r

Date de mise en ligne : 04/04/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2008-4-page-XVIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Littérature

Chantal DELSOL

L'Expédition Janus

Le Rocher, 2008, 160 pages, 15 €.

Un zoologiste et ses deux élèves embarquent pour Cayenne à la recherche d'une espèce méconnue de batraciens, comme s'ils partaient à la découverte d'un nouveau continent. Ces créatures étranges, restes du paléolithique, auraient perdu leurs pattes, il y a vingt à cent millions d'années, pour des raisons que l'on ignore... En gestation dans les marais aux eaux fangeuses, elles sont un peu à l'image de l'origine du monde: « un chaos qui attend son nom ». Cayenne, ville aux rues défoncées, à la torpeur humide, n'a rien d'une destination touristique: un bout du monde abandonné où se croisent savants excentriques, braconniers douteux, buveurs de rhum, aventuriers fuyant leurs blessures... Le professeur, « un maître d'autrefois », offre à ces deux jeunes chercheurs en herbe le meilleur de la science: la passion de connaître alliée au goût de l'aventure, car la recherche n'avance qu'à force d'engagement personnel, de questionnements entêtés, d'hypothèses risquées, sans la certitude de trouver. Il y a quelque chose de gratuit, d'insolite et de noble dans cette attitude qui immédiatement séduit et impose le respect. Nous sommes bien loin du management scientifique, d'une représentation de la science comme enjeu de pouvoir et d'argent. Les trois savants s'enfoncent dans la forêt amazonienne, escortés d'un piroguier, chasseur de caïmans, et cette expédition de fortune se transforme pour chacun en voyage initiatique. Si la découverte

brille parfois au bout de l'aventure, elle permet surtout de mesurer l'abîme d'inconnu: « Nous sommes ignares, complètement ignares, voilà ce que nous savons. » Chantal Delsol, philosophe, signe avec ce quatrième roman un passionnant récit d'expédition scientifique et une belle leçon de transmission.

Nathalie Sarthou-Lajus

Pierre PÉJU

Cœur de pierre

Gallimard, 2007, 302 pages, 18,50 €.

Dans les romans de Péju, il n'y a plus de « il était une fois... », tant les destins qu'accompagne son écriture collent à la dure actualité d'une société désagrégée, fragile. Il en va ainsi de Schutz, un homme dont le passé pas si lointain se dessinait, prospère d'une épouse et d'un métier, et qui se fait aujourd'hui expulser, sans rien ni personne pour le soutenir, hormis sa vieille voiture. Il en va ainsi de Leïla, jeune lycéenne de banlieue, bûcheuse sérieuse, pleine de vie, et qui plaque tout à la barbe de son professeur de philosophie qui n'a pas su lever le nez sur les véritables questions. Dans les romans de Péju, il n'y a plus de « il était une fois... », car, sans le dire, ce sont les jeux et les surprises de l'écriture qui font entendre le conte et font basculer les lecteurs dans une nouvelle perception de la réalité. Ici, les personnages de roman vont jusqu'à nous faire explorer les failles d'un destin tout tracé qu'avait pu rêver pour eux l'auteur qui les avait couchés sur le papier. Au fil des pages, il semble que tout ne soit

pas « écrit », que la fatalité des destinées puisse échapper à la triste loterie des âmes en errance, et que leur migration touche aussi l'auteur des pages d'un roman. Dans les romans de Péju, il n'y a plus de « il était une fois... », puisqu'une fois refermé, ce roman laisse la trace lumineuse de ces itinéraires de ténèbres et de banalité qui ont su traverser les miroirs pour nous inviter, à notre tour, en ce passage. Un beau conte pour aujourd'hui!

Pascal Sevez

Annie LECLERC

L'Amour selon M^{me} de Rênal

Actes Sud, 2007, 80 pages, 10 €.

Nancy HUSTON

Passions d'Annie Leclerc

Actes Sud, 2007, 362 pages, 23 €.

A l'heure où l'on parle, beaucoup, de Simone de Beauvoir et de l'héritage d'un premier féminisme plein de contradictions, il est bon d'entendre la voix discrète, oubliée, voire méprisée, d'Annie Leclerc. Plongée brutalement dans la notoriété par *Parole de femme*, dont la publication en 1974 fit grand bruit, elle semble ne devoir retrouver sa place dans l'actualité que grâce à l'hommage que Nancy Huston fait à cette « grande philosophe et copine rigolote » en préfaçant son dernier écrit inachevé, *L'Amour selon Mme de Rênal*, et en écrivant un « tombeau » pour son amie, *Passions* d'Annie Leclerc. Cette impression de « rattrapage amical » ne tient pas longtemps. Il faut dire, d'abord, à quel point le livre dans lequel Annie Leclerc fait écrire ses pensées intimes à la grande amante et mère qu'est Madame de Rênal est un ravissement littéraire.

Une prose si ajustée à celle de Stendhal, une telle pénétration dans l'expression d'une passion qui hésite entre la tendresse maternelle et le plus pur désir, sont presque servis par la brièveté de ces pages, comme si l'on pouvait imaginer le chef-d'œuvre que la mort a interrompu... C'est donc un auteur précieux que N. Huston nous invite à connaître, avec la fougue, le regard amoureux, mais aussi la colère de celle qui veut réparer une injustice. N. Huston pose en effet, implicitement, une question douloureuse : pourquoi Annie Leclerc n'a-t-elle pas été reconnue de son vivant comme un grand écrivain ? On est tenté de penser, avec N. Huston, que cette militante de la joie, attentive en tout aux petites choses, au mystère de la condition enfantine, aimant d'un amour entier livres et gens, ne pouvait pas être entendue. Discours risible aujourd'hui que celui de la joie. On dira que ces qualités humaine ne « font » pas un génie littéraire – ce qui n'est pas faux en théorie, mais que la lecture du roman inachevé de Leclerc dément absolument. La voix et l'œuvre d'Annie Leclerc, son magnifique *Eloge de la nage*, son beau regard sur les prisonniers, ses mots si justes – mais si peu entendus en réalité ! – sur la véritable grâce de la condition féminine, finiront, nécessairement, par être entendus. « Elle est longue, l'histoire... »

Agnès Passot

Jean PÉROL

Le Soleil se couche à Nipori

La Différence, 2007, 574 pages, 20 €.

Ce roman sur le Japon, que Jean Pérol (né en 1932, auteur d'une rare et importante œuvre poétique) a porté vingt ans, aurait pu être sous-titré : « cahier d'un retour au pays natal ».

Certes, ni Pérol ni le narrateur ne sont nés au Japon, mais ils y ont découvert ce qui sauve : une saveur unique d'être au monde, et ils ne l'ont trouvée que là. C'est bien, de fait, le récit d'une seconde naissance. Il y a – et c'est la grande réussite du livre – comme une communauté de destins, une adéquation entre un narrateur qui n'avait jusqu'alors jamais songé qu'à se fuir – arbre tordu par les années de disette et de mauvaiseté – et ce Japon de l'immédiat après-guerre, dévasté, qui dans la permanence d'une tradition millénaire cherche des raisons de se tourner à nouveau vers demain. Cette adéquation, parfois douloureuse, donne, entre vécu et imaginaire, distance et proximité, son ton au livre ; elle retourne comme un gant tous les clichés, et permet de se frayer un chemin à travers les soubresauts d'un siècle de sang. L'Histoire, ici, est un cauchemar dont nul ne parvient à se réveiller. Dès lors que la réalité – commune, intime – paraît frappée du sceau du mensonge et de l'horreur, et que, marqué dans sa chair et dans sa tête, on ne peut plus être sûr ni de soi ni de l'autre ni de rien, l'amour lui-même semble un leurre. Pourtant, on peut comprendre la souffrance et, partant, la circonscrire, s'affranchir des idéologies mangeuses d'hommes ; et le personnage d'Eiko, la Japonaise, est la preuve que l'amour existe. La possibilité de l'amour existe. La possibilité d'une île. Telle est la leçon de vie de ce livre-testament.

Franck Adani

tements du passé et de la crise actuelle. Directeur de communication, Salvador doit restaurer le prestige d'un fleuron industriel terni par la révélation de licenciements et de bénéfices-records. Grâce à sa compétence et à ses relations, il organise une campagne de manipulation à la limite de l'imposture, mais d'une remarquable efficacité. La notoriété qui en résulte ne le satisfait guère, car la découverte de l'itinéraire exemplaire de sa grand-mère l'incite à se poser des questions sur le vrai sens de la vie. Issue d'une famille de juifs berlinois assimilés, Vera a épousé Rafael Portal venu de Salamanque. La jeune femme cultivée et le brillant universitaire forment un couple heureux. Ami de Miguel de Unamuno, dont il partage les convictions républicaines et la critique des extrémistes, Rafael est fusillé en août 1936. Les confidences de son père permettent à Salvador de comprendre la personnalité de sa grand-mère : fidélité à l'amour de sa jeunesse, foi en l'intelligence, exigence de responsabilité. Il décide de représenter Vera à la cérémonie d'hommage à Rafael, et de faire un pèlerinage sur les traces de ses racines familiales et culturelles. A Salamanque, il évoque l'intervention de Miguel de Unamuno en face des cris des fanatiques, le 12 octobre 1936 : « Vous vaincrez... vous ne convaincrez pas », et réalise que « l'important n'est pas ce que l'on possède, mais ce que l'on cherche ».

Jean Duporté

Michel DEL CASTILLO

La Vie mentie

Fayard, 2007, 364 pages, 22 €.

Cette œuvre met en lumière la quête de valeurs au milieu des affron-

Albert THIBAUDET

Réflexions sur la littérature

Quarto/Gallimard, 2007, 1 754 pages, 35 €.

Voici les chroniques littéraires de l'homme qui, dans les années 1920,

était le critique le plus influent des lettres françaises. Que reste-t-il d'Albert Thibaudet ? Antoine Compagnon et Christophe Pradeau en répondent en rassemblant tous les articles de Thibaudet sur la littérature, publiés à la NRF de 1914 à sa mort. Ce sont plus de 144 « figures » ou « dossiers », disait Barthes, plus proche de celui-là qu'on ne pourrait le croire. Il y a trois sortes de critique, pour Thibaudet : celle des salons et des journalistes, celle des professeurs et celle des écrivains. Ne pouvant prétendre à être un critique écrivain, redoutant par dessus tout d'être un dogmatique se prenant au sérieux, Thibaudet se décrivait lui-même comme « un critique littéraire itinérant qui circulait dans les livres avec la bonne conscience et l'épicurisme d'un vigneron entre ses ceps ». Joyeuse et rassurante image, comme l'écriture elle-même de ses articles. Les « objets sensibles » y abondent : paysage, terre, saveurs, poudre d'or. Les liens se tissent entre les œuvres, les courants littéraires, les familles d'écrivains. Les phrases se déploient avec fluidité et un rien de nonchalance, mais leur élégance fait pardonner les longueurs et les innombrables sous-entendus. Est-ce l'écriture de l'amateur, celui qui aime et qui, par son amour des livres, s'est construit une formidable mémoire littéraire ? Antoine Compagnon le nomme « grand lecteur ». Il est un initiateur de texte, de ceux qui mènent le lecteur vers la volupté de l'écriture, celle de l'œuvre critiquée et celle de l'œuvre critique. Il n'entra pas au Collège de France, mais Barthes lui aurait volontiers prêté sa *sapientia* : « un peu de savoir, un peu de sagesse et le plus de saveur possible ».

Véronique Petetin

Gérard MORDILLAT

Notre part des ténèbres

Calmann-Lévy, 2008, 488 pages, 21,90 €.

Une multinationale liquide l'une de ses usines. Le personnel licencié décide de détourner un bateau à quai, loué pour une soirée de gala avec feu d'artifice tiré du port pour tous cadres, actionnaires et notables politiques, tous bénéficiaires et de la liquidation de l'usine et de la monstrueuse prospérité de ladite multinationale. Avec son étonnant talent de romancier, de conviction militante, à quoi il nous a habitués dans un précédent roman, *Les Vivants et les morts* (cf. *Etudes*, févr. 2006, p. 276), G. Mordillat nous fait renouer aussi avec le plaisir du roman-feuilleton du XIX^e siècle. C'est palpitant et enlevé, sans le moindre temps mort, l'humour se glissant souvent au cœur d'un drame qui ne pourra que se terminer, et sans pitié, en farce tragique. Avec ses indéniabiles qualités romanesques et dans la vérité même du drame, nous pourrions n'avoir affaire qu'à un roman parmi d'autres, selon le réalisme contemporain de l'oubli, voire du mépris, dans lequel sombrent les drames vécus par nombre d'employés d'entreprises prospères. Il y a plus dans ce roman, justement : cette « part des ténèbres » qui est nôtre et qui entre là où elle n'aurait pas lieu d'être, en principe, dans la nudité et la rudesse de problèmes « sociaux ». Mais ce sont des humains, avec leurs petites misères, leurs vices et leurs lâchetés qui jouent la partie, à quelque camp qu'ils appartiennent. Une part de la tension et de la tragédie de cette histoire tient à ces ténèbres : c'est ce qui, en fin de compte, fait la force étonnante de ce roman, c'est-à-dire sa vérité.

Pierre Gibert

Arts

Dominique PAÏNI

L'Attrait de l'ombre

Yellow Now, 2007, 64 pages, 8 €.

Il faut un coupe-papier pour ouvrir les pages de *L'Attrait de l'ombre* – ces folios à décacheter préservent la part d'ombre du propos de Dominique Païni, ancien directeur de la Cinémathèque française. L'auteur a la programmation dans l'âme : qu'il soit ou non rattaché à une institution, il poursuit une activité perpétuelle de rapprochement entre les films. Il offre ici « une programmation par l'écriture », sur « un motif plus plastique que dramaturgique, plus visuel que romanesque » : l'ombre. Partant de Pline et de Platon, il invite à parcourir des œuvres aussi diverses que le « cinéma du grain et du gris » d'un Dreyer (*Vampyr*) ou les violents contrastes de *Citizen Kane*. Quoi de commun entre ces films, sinon une hantise : la menace que l'ombre se détache du corps et s'autonomise ? Seul le music-hall, avec son culte de la mécanique des corps, accueille joyeusement un tel détachement ; dans *Sur les ailes de la danse*, Fred Astaire se fait « doubler » sur scène par ses ombres dansantes. Pour les autres genres, du fantastique de *La Féline* au *tenebroso* par excellence qu'est le film noir, l'ombre se fait d'autant plus menaçante qu'elle structure décors et dramaturgie comme dans *La Bête humaine* de Jean Renoir, tendu entre « soleil et charbon », entre la clarté enfantine du teint de Simone Simon et la noirceur de la femme fatale. Le choix de l'ombre permet à Païni d'éviter tout thématisation réducteur, car il embrasse à la fois les ombres vues dans les films, l'essence du septième

art (la projection) et la programmation de cinéma, une manière de « faire de l'ombre sur un film au moyen d'un autre ».

Charlotte Garson

Florence DUPONT

Aristote ou le vampire du théâtre occidental

Aubier, 2007, 314 pages, 22 €.

Le titre donne le ton, violent pamphlet contre l'aristolélisme et mise en accusation de ses théories meurtrières. Aux yeux de Florence Dupont, la *Poétique* a créé une véritable machine de guerre, qui fonctionne aujourd'hui encore, contre le théâtre. D'où cet appel lancé aux « Bouffons contre les professeurs ». La faute d'Aristote est d'accorder le primat au texte, à l'action, et d'exclure ce qui donne vie à la scène : musique, chant, gestuelle. Mais cet étranger, qui a mal compris la tragédie grecque, n'est pas l'unique responsable. Après lui, dramaturges et théoriciens – acteurs des « trois révolutions aristotéliennes » – ont collaboré à son œuvre. Multiples sont les formes de l'aristolélisme : qu'on n'accuse pas le seul théâtre du XVII^e siècle français ! « L'illusion réaliste » du siècle suivant a accompli de pires méfaits. Heureusement, certaines formes ont été épargnées, parce qu'elles déjouaient les grilles de lecture d'Aristote. Dans un enthousiasme communicatif, F. Dupont fait revivre ce qu'a été la tragédie grecque, la comédie romaine (si décriée par certains) ou la comédie-ballet de Molière. Ce regard sur un théâtre éloigné devrait inciter les metteurs en scène modernes à arrêter le massacre, ces dramaturgies qui « déthéâtralisent le théâtre ». On

imagine les désaccords suscités par l'auteur, par son exécution rapide des acolytes du vampire à travers les siècles. Reste un livre vivifiant, qui remet en cause beaucoup d'idées reçues, mais donne aussi envie de voir d'un œil neuf Aristote et les dramaturges, ou les metteurs en scène condamnés – sans participer pour autant à la mise à mort.

Marie Goudot

Alain MÉROT

Généalogies du baroque

Le Promeneur, 2007, 160 pages, 25 €.

Composé au hasard des lectures ou au gré de cours et de séminaires, ce livre, aux dires mêmes d'Alain Mérot, « adopte une démarche sans doute un peu nonchalante, mais qui suit *grosso modo* la chronologie de la "fortune" du baroque ». Cette allure fait le charme de ces pages, écrites avec aisance et bonheur. La rigueur se cache derrière ce style puissant à une très large érudition dans le domaine des arts visuels. Aussi bien cet ouvrage fait-il vaciller les positions trop assurées et les étiquettes éculées pour montrer que le mot « baroque » recouvre, à travers le temps et l'espace, des réalités plus complexes et nuancées qu'on ne croit. Aux recherches d'une définition d'un concept, A. Mérot préfère « retracer les principales étapes de la fabrication » du mot. Avec ces généalogies du baroque, il cherche à « cerner les différentes manières de faire de l'histoire de l'art ». C'est ainsi qu'il rencontre dans son investigation quelques grands noms, tels ceux de Burckhardt, Wölfflin et Riegl. Ce parcours, riche en surprises et enseignements, laisse cependant ouverte, au terme, la question de « l'être du baroque », et se clôt sur ce jugement lapidaire : « Le baroque n'a pas d'existence extérieure au *corpus* qui sert à le

définir. » Le lecteur s'étonnera pourtant de ne pas rencontrer le nom de Walter Benjamin, dont la magistrale étude sur *l'Origine du drame baroque allemand* se situe au cœur de la problématique développée dans ces généalogies du baroque.

Philippe Charru

Walter WELLS

Un théâtre silencieux : l'art de Edward Hopper

Phaidon, 2007, 240 pages, 69,95 €.

La route est déserte. La pénombre gagne. Mais la station-service rutilante. Rouge. L'homme en pantalon bleu, gilet et cravate ne laisse rien paraître. Il se tient cependant prêt à accueillir l'éventuel voyageur, avant qu'il ne s'enfonce dans les ténèbres de la forêt, dense et lugubre. La jaquette de la monographie du peintre américain Edward Hopper (1882-1967), signée par l'universitaire Walter Wells, présente un détail de *Gas* (essence), une huile sur toile de 1940 conservée au Musée d'art moderne de New York. Elle est caractéristique du travail de l'artiste : distance et étrange proximité, narration et temps en suspens, couleur poudrée, ombre et lumière découpées, archétype et sobriété formelle. L'œuvre traverse les âges, intrigue et invite à la contemplation de qui voudrait percer les mystères de sa création. Un défi que Walter Wells tente de relever. Il dégage d'abord les thèmes récurrents des toiles de Hopper (femmes sur le pas d'une porte, la nudité et le nu, architectures, etc.), puis s'appuie sur sa biographie pour entrer dans son intimité, sans toutefois percer tous les ressorts de sa démarche. De nombreux extraits littéraires, critiques, et surtout le journal de Jo, son épouse et unique

modèle, nourrissent l'analyse dans un incessant va-et-vient avec les riches illustrations présentes dans l'ouvrage. L'ensemble permet d'appréhender influences, turpitudes et choix plastiques du peintre, tout en proposant de poser un nouveau regard sur les toiles elles-mêmes et de se laisser toucher par leur profonde humanité.

Florence de Maistre

Histoire

Catherine DARBO-PECHANSKI

L'« Historia » des Grecs

Gallimard/Folio, 2007, 586 pages, 10,50 €.

L'*historia* des Grecs n'est pas l'« histoire » des Modernes : tel est le point de départ de cet essai d'une spécialiste d'Hérodote, dont l'approche privilégie la lexicologie, la linguistique et la philosophie. L'étude se veut exhaustive, embrassant la vision de l'histoire propre à l'homme grec, puis enchaînant des exposés plus conventionnels sur les structures de l'« histoire » selon les Grecs (ce qu'on pourrait appeler leur « sens de l'histoire ») et la notion de causalité, et sur l'écriture de l'histoire en Grèce et la question du genre littéraire. La première partie, la plus novatrice, donne son sens à l'essai. L'*historia* au sens des Grecs n'était ni une science, ni une restitution du réel, c'était un « jugement », posé « en première instance » par l'historien antique, qui fait « appel » ensuite à celui de ses lecteurs. Le point de départ est l'origine du mot *histor* et son utilisation dans la langue juridique, ainsi que la figure de l'*histor* chez Homère. Le rôle du « mémorisateur » (*mnémôn*) dans la cité archaïque lui paraît être en relation avec l'activité judiciaire. L'essentiel de la démarche

d'Hérodote ne paraît pas résider dans l'« enquête », c'est-à-dire la collecte de témoignages – titre que l'on donne ordinairement à ses *Historiai* –, mais dans son positionnement d'« enquêteur », à travers les jugements qu'il porte en tranchant de différentes manières sur les récits qu'il a recueillis. Cette démarche cognitive ne paraît pas être propre à l'histoire, mais caractériserait la science et la philosophie grecques, où l'expérience se définit comme un ensemble de jugements. Ce livre atteint son but en préservant le lecteur intéressé par l'histoire grecque de tout anachronisme, qui consiste aussi bien à l'ériger en modèle qu'à la récuser à l'aune des critères positivistes. Il aide l'historien de l'Antiquité à prendre conscience que l'identité grecque n'est pas un « idéal-type », mais qu'elle s'est construite en devenir – ce que montre bien cette histoire psychologique des Grecs dans leur rapport au temps.

Marie-Françoise Baslez

Nicolas OFFENSTADT

Faire la paix au Moyen-Age

Discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent Ans. Odile Jacob, 2007, 502 pages, 33 €.

Ce livre, fruit d'une thèse soutenue en 2001, éclaire d'une manière érudite et originale une question difficile. Le lieu de la recherche est donc la guerre de Cent Ans, datée de 1337 à 1453. L'enquête touche toutes les catégories sociales – tout le monde invoque alors la paix –, mais « l'intérêt du sujet est encore renforcé par l'entremêlement, à partir de la fin du XIV^e siècle, de la guerre avec les Anglais et des rivalités entre les princes du royaume de France qui tournent à la guerre civile ». Son *corpus* constitué, Nicolas Offenstadt se pose la question suivante : comment doit-on,

lorsqu'on détient le pouvoir, parler de la paix dans l'espace public? Ses recherches le conduisent à privilégier deux dimensions essentielles : la paix comme discours et comme rite. Les résultats de ses investigations sont alors répartis en quatre grandes sections : 1. Paix de Dieu et paix des hommes ; 2. Figures de pacificateurs et perturbateurs de paix ; 3. Faire la paix : les cérémonies de la réconciliation ; 4. De la paix des princes à la paix du royaume : discours de paix, pouvoir et lien social. La présentation est convaincante, et l'on peut dire, en refermant l'ouvrage, que l'ambition de départ a bien été remplie ; c'est une véritable « grammaire des gestes et des discours de paix » qui a été établie.

Philippe Lécivain

Stanis PEREZ

La Santé de Louis XIV

Une biohistoire du Roi Soleil. Champ Vallon (Seyssel), 2007, 418 pages, 26 €.

Une longue vie avec de multiples accidents de santé (de la naissance difficile, en 1638, à la longue agonie, en 1715), tenue sous la surveillance de médecins et de collaborateurs ou courtisans dont certains ont écrit leurs observations, voilà une occasion unique pour observer *in vivo* ce qu'était le système médical européen. Spécialiste de l'histoire de la médecine, Stanis Perez a construit « un exemple-type susceptible d'illustrer le quotidien sanitaire de ses contemporains » ; il a aussi confronté aux conditions sanitaires générales du milieu de vie du Prince une évaluation de « l'impact des maladies sur son quotidien ». Les obligations de sa fonction, ou la représentation que l'on s'en fait, commandent la façon dont le malade royal vit sa situation ; elles commandent chez lui la façon de cacher ou de laisser voir ses

déficiences à son entourage et à ses sujets. La place de la religion a évidemment une large place, soit dans la vie spirituelle du prince lui-même, soit dans les cérémonies publiques de supplication ou d'action de grâces. Mais ce climat religieux ne s'oppose pas à une perception « sécularisée » des troubles soufferts et des traitements du mal, même si les protestants étrangers ont aimé voir dans les maux du Roi une punition pour sa mauvaise conduite ! Le souci d'hygiène, contrairement à ce qui a été dit, était réellement cultivé, et eut sans doute une certaine efficacité sur le corps du souverain, même si le résultat d'ensemble dans la vie de la Cour, à Versailles surtout, n'était pas brillant. Bien composé et bien écrit, le livre ne se lit pas comme un roman, mais sa brillante construction érudite mérite l'intérêt.

Pierre Vallin

Christine ODDO

La Princesse Jeanne Bibesco

Une femme, le Carmel, la République. Cerf, 2007, 368 pages, 25 €.

Décidément, cette princesse intéresse beaucoup, depuis la publication de sa *Correspondance* avec Emile Combes (Gallimard, 1994). Après le roman de Jean Baubérot, *Emile Combes et la princesse carmélite. Improbable amour* (L'Aube, 2005), voici ses mémoires apocryphes. Son « idylle » avec E. Combes, il est vrai, et une vie romanesque à souhait peuvent y contribuer. Née en 1864 dans la grande aristocratie roumaine et descendante du maréchal Ney par sa mère, une vocation insolite la conduit, après maintes péripéties dans lesquelles son nom et sa fortune ont joué un rôle, au Carmel d'Alger, dont elle est supérieure pendant une vingtaine d'années. Pendant cette période, elle rencontre E. Combes, et

cette entrevue fut décisive pour les deux. Soutenu par le cardinal Lavigerie, son priorat sera contesté par ses successeurs et aboutit à la fermeture du couvent par le Saint-Siège en 1911, ainsi qu'à la sécularisation de la Princesse, qui retourne à Paris jusqu'à sa mort, en 1944. Elle y donne des conférences, tout en entretenant des relations mondaines, politiques, intellectuelles, dont une avec le cardinal Baudrillard, qui jouera un rôle dans son évolution spirituelle. Sachons gré à Christine Oddo de ne pas avoir comblé les incertitudes de la vie de son héroïne, tout en regrettant qu'elle n'ait pas écrit la biographie critique qu'auraient permis ses recherches sérieuses, appuyées sur les archives. Par une étude approfondie de ce destin singulier, le livre eût gagné en force.

Bernadette Truchet

Philosophie

Richard SHUSTERMAN

Conscience du corps

Pour une soma-esthétique. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Vieillescazes. L'Eclat, 2007, 304 pages, 28 €.

Parce que la philosophie doit aider à mieux vivre, l'auteur s'emploie à requalifier le rapport que nous entretenons avec notre corps vivant et sentant (*sôma*). Il combat le traditionnel dualisme du corps et de l'esprit dans la lignée du pragmatisme américain, mais le fait ici sur le terrain même de ceux qui veulent revaloriser le corps, tout en le réduisant à l'irréflexion de la spontanéité. Il défend, à l'inverse, un niveau corporel de conscience réflexive, insiste sur l'appréciation sensorielle (*aïsthésis*)

qu'on en doit avoir, « le façonnement de soi créateur », l'ouverture au monde et à autrui qui en résulte. Cela fonde une « soma-esthétique ». La notion, déjà présentée dans ses précédents travaux, articule trois niveaux : analytique descriptive, pragmatique (méthodes d'amélioration proposées) et pratique (mise en œuvre de ces méthodes). Dialoguant de manière critique avec Foucault, Merleau-Ponty, Simone de Beauvoir, Wittgenstein, W. James et Dewey, il confronte leurs théories à celles des praticiens des méthodes somatiques (notamment M. Feldenkrais). L'ambition de la soma-esthétique n'est pas seulement théorique, pas plus qu'elle ne se limite à une appréhension « esthétique » de soi. Sa visée est surtout méliorative. Elle ne relève pas d'un repli narcissique, elle accroît la perception de nos attitudes et actions corporelles, permet ainsi d'endiguer les habitudes fautives qui nous fragilisent, mais aussi les façonnements sociaux incorporés qui entravent notre liberté, ou encore ces rejets corporels, racines d'intolérances inavouées. Elle favorise un « art de vivre » dont la portée est cognitive, mais aussi politique et éthique. Une philosophie à méditer, à pratiquer !

Marianne Massin

Simon LUDVIGOVI FRANK

L'Inconcevable

Introduction ontologique à la philosophie de la religion. Trad. de Pierre Caussat. Cerf, 2007, 496 pages, 69 €.

Cette traduction présente un élément essentiel dans le déploiement d'une forme de pensée qui va de Plotin à Michel Henry, en passant par Maître Eckhart : comment donner toute la mesure de la manifestation qui fait que, dans l'auto-affection du moi, tout savoir

se trouve devancé par une évidence qui se déploie sans rien cacher d'elle-même – mais sans rien livrer non plus que l'on puisse articuler en un discours de style 'scientifique'? Le titre de la seconde partie résume l'intégralité du propos: « L'Inconcevable entendu comme la réalité en son autorévélation ». Ouvrage foisonnant, mais constamment en train de se remettre en chantier lui-même, *L'Inconcevable* n'est pas difficile à lire. Il demande que l'on ne se méprenne jamais sur le sens que l'argumentation donne aux termes employés et, par conséquent, que l'on mémorise toutes les étapes du chemin emprunté. Dire l'inconcevable dans les concepts de la philosophie n'est une gageure que si l'on oublie qu'il n'est ni l'impensable, ni l'indicible, mais ce dont la présence permet à toute affirmation univoque du savoir conceptuel d'avoir elle-même un sens. Conceptualiser l'inconcevable ne peut alors se faire qu'en suivant la leçon de Nicolas de Cues. « L'inaccessible est atteint par son inaccessibilité »: l'inconcevable n'est conçu que par la conjonction des contraires – seuls deux concepts antinomiques peuvent dire ce qui est alors en question. Dans la présentation de l'œuvre si précisément traduite, Pierre Caussat témoigne d'une curieuse incompréhension de sa portée, comme s'il l'avait mesurée à l'aune d'une autre doctrine qui aurait sa préférence.

Alain Cugno

Politique Economie

Etienne PERROT

L'Art de décider en situation complexe

Desclée de Brouwer, 2007, 290 pages, 28 €.

On ne s'étonnera pas de retrouver Etienne Perrot, jésuite, économiste, connaisseur du monde des affaires et de la vie des entreprises, sur les thèmes croisés de la décision et de la complexité. Témoin privilégié des succès aussi bien que des « accidents » provoqués par les grandes décisions politiques, sociales et économiques, il n'en néglige pas pour autant l'exigence de discernement dans des situations plus ordinaires. Comment anticiper, prévoir? Quelle prudence, quelle prévention, quelle précaution, et jusqu'où? L'attention se porte à la fois sur l'objectivité des problèmes et sur les données subjectives qui conduisent à telle ou telle position. Quelle est l'implication du décideur? En est-il au stade du fantasme ou à celui du projet? Est-il raisonnable quand il se croit rationnel? Car – et ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage – la complexité n'est pas seulement dans les nouvelles conditions sociales et économiques, elle est aussi dans les rationalités concurrentes, dans les valeurs morales qui s'opposent, dans la confusion des sentiments. Etienne Perrot entend bien ne pas décrocher du réel sous prétexte d'élucidation. Aussi les références aux analyses conceptuelles, qu'elles viennent des grands classiques ou des théoriciens contemporains, sont-elles, à la fin de chaque chapitre, ponctuées par la présentation d'un cas, lui-même assorti d'un commentaire. Mais, tout du long, la méthode est la même: il s'agit de permettre au lecteur le déploiement de champs et d'incidences multiples, avant de le laisser en suspens. A lui de trancher, le moment venu, dans la solitude ultime d'un processus qu'aucune science ne peut certifier. Toute la question est de savoir si l'on sort conforté ou écrasé de cette lucidité qui s'affine à chaque page.

Françoise Le Corre

Dany-Robert DUFOUR

Le Divin Marché

La révolution culturelle libérale. Denoël, 2007, 342 pages, 22 €.

Nos sociétés postmodernes sont libérales, d'un libéralisme qui semble vertueux, puisqu'il affirme le souci de la démocratie et son corollaire, les Droits de l'Homme. Toutefois, si les transformations de nos contextes de vie sont impressionnantes en tous domaines, elles ne manquent pas d'effets paradoxaux. Des inquiétudes sont récurrentes : hypertrophie de l'individualisme qui devient « égolâtrie », évolution anarchique des langues vernaculaires (celle des SMS), ou choix esthétiques qui, bien que « certifiés » par le marché, ne sont pas pour autant convaincants. Font-elles partie de nouvelles règles du jeu social ? Faut-il s'en alarmer ? Dany-Robert Dufour est plutôt pessimiste. Le libéralisme contemporain, établi sur les ruines de la dérégulation de l'Etat, pourrait n'être que fort peu libéral : le respect inconditionnel du marché (la « main invisible » et sa providence) suppose – impose – quantité de règles plus arbitraires que les précédentes. D.-R. Dufour les regroupe en « dix commandements » qui interdisent toute vue d'ensemble sur notre monde partagé, toute réflexion sur l'exercice de nos responsabilités dans le devenir de la Cité. Par exemple, l'abandon du terme « gouvernement », au profit de celui de « gouvernance », signifie qu'une forme de gestion entrepreneuriale est appliquée à des problèmes politiques qui n'en relèvent pas. L'évolution de la langue privilégie l'usage de mots associés à la maîtrise d'un problème technique, de sorte que la force de certaines affirmations suffit à dissimuler l'indigence ou la non-congruence de ce qu'elles avancent (ce

spécialiste des sciences de l'éducation sait de quoi il parle). Un regard critique, tout à la fois analytique et ouvert, qui montre l'urgence d'un débat informé et soucieux de l'équilibre de notre vie commune.

Pascale Gruson

Mathias BERNARD

La Guerre des droites

De l'affaire Dreyfus à nos jours. Odile Jacob, 2007, 318 pages, 29 €.

Les trois droites de René Rémond – légitimiste, orléaniste et bonapartiste – constituent l'arrière-fond de toute l'histoire politique de la droite française. Mathias Bernard ne récuse pas cette tripartition, héritée de la Révolution et du XIX^e siècle ; il lui associe une autre division, apparue dans les années 1890, entre un courant conservateur, qui accepte les valeurs et institutions de la République, et une mouvance radicale, nationaliste et antidreyfusarde (à l'époque), qui ne dédaigne pas le recours à la violence pour manifester son hostilité à la démocratie et son goût de l'autorité, voire de l'autoritarisme. Pour M. Bernard, droite et extrême-droite ont constitué, au long du XX^e siècle, deux forces politiques distinctes qui ne se sont fondues que très rarement. Elles se sont même « livrées » une véritable guerre, qui a pour enjeu le contrôle idéologique, stratégique et électoral du camp opposé à la gauche, jusqu'à constituer, à la fin des années 1980 (où s'affirme le Front National), « deux camps séparés par des cloisons étanches et une hostilité réciproque ». A l'appui de sa thèse, M. Bernard propose une relecture d'un peu plus de cent ans d'histoire politique, s'appuyant, en particulier, sur l'analyse de toutes les campagnes électorales et de

tous les scrutins de cette période. Certes, convient-il, la tentation de la confusion a existé, que ce soit à l'époque de Vichy ou chez certaines personnalités; mais l'image des vases communicants entre droite et extrême-droite, qui a beaucoup servi en face du Front National, ne résiste pas à l'analyse. De quoi bousculer de confortables certitudes.

Jean-Luc Pouthier

Cécile RENOARD

Un monde possible

Les acteurs privés face à l'injustice. Seuil, 2007, 166 pages, 17 €.

Une approche originale, qui donne à réfléchir au vu des contradictions du libéralisme et de la mondialisation en matière de développement. La faillite des Etats-nations en ce domaine est évidente, mais les acteurs privés constituent-ils pour autant une alternative crédible? Les dérives de l'humanitaire laissent planer un doute, ce qui n'empêche pas le succès d'actions ponctuelles et locales. Quant aux multinationales, si elles n'ont pas vocation à prendre en charge les pays où elles extraient leurs matières premières, elles ne se privent pas de faire connaître leurs implications. On regrettera pourtant que la responsabilité de l'injustice dans le monde soit ici imputée aux seules « formes structurelles d'égoïsme et de domination émanant des pays du Nord ou encouragés par ces derniers » (p. 12), ce qui exonère un peu vite les pays du Sud! Une autre limite est que tout est mesuré à l'aune de l'économie, et évalué en termes de transfert de ressources, ce qui laisse peu de place à un vrai partenariat avec le Sud. Le corollaire en est la méconnaissance de la dimension culturelle dans la compréhension

des problèmes du développement: s'il est inexact d'imaginer les sociétés du Sud, et notamment africaines, figées dans des cultures passéistes, il aussi vain de penser que leurs spécificités sont superficielles et se dissoudront dans une civilisation mondialisée. Bref, l'urgence serait, au préalable, de clarifier les objectifs des uns et des autres, sans oublier que chaque culture a une vision particulière d'un monde possible.

Sylvain Urfer

Ignacy SACHS

La Troisième rive

A la recherche de l'écodéveloppement. Bourin, 2007, 410 pages, 21 €.

Ignacy Sachs, c'est une carrière longue et tourmentée d'économiste. Il quitte sa Pologne natale pour échapper au nazisme; se rend en France puis au Brésil; revient, pour la quitter encore, dans sa Pologne antisémite – comme tout le monde soviétique des années 1968 et suivantes. Depuis lors basé en France, il est voué aux « missions » des organisations internationales – avec une importance toute spéciale de l'Inde dans sa carrière. Homme de l'écodéveloppement, il n'aime guère l'expression « développement durable », mais estime capital de parler de « développement », qui définit bien l'immense besoin du monde il y a cinquante ans, et qui n'est toujours pas satisfait. Il rejette « post-développement » et « dé-croissance », tout en sachant qu'on est près de manquer de pétrole, et en mettant au centre de l'avenir une gestion du monde végétal, y compris pour l'agrocarburant. L'une de ses fortes convictions: « Si j'insiste sur le potentiel de l'économie sociale dans son ensemble – coopératives, mutuelles, associations et fondations –,

en revanche, je ne m'attends pas à grand-chose de l'économie dite solidaire qui se pose en alternative, mais ne parvient pas à sortir de la marginalité... C'est louable et bon, mais ce n'est pas de là que viendront les grandes solutions. » Une autre de ses convictions, plus décisive encore : « Je reste persuadé que le développement et la planification sont étroitement liés. » Non pas le modèle soviétique naïf et simplifié, avec « le faux principe qu'il est possible d'exorciser toutes les incertitudes cinq, dix ou quinze années à l'avance, à travers l'allocation minutieuse de l'ensemble des ressources matérielles et humaines d'un pays, en donnant force de loi à ce gigantesque jeu d'une armée de comptables ». « Mais je considère absurde, dit-il, de croire que la planification est morte ». Sachs l'a retrouvée, entre autres, dans les grandes entreprises privées. Sachs, c'est donc bien, au travers de cette longue carrière, ces trois mots à la fois : développement, planification, écologie. Un programme encore, pense-t-il, pour d'autres demain.

Jean-Yves Calvez

Aminata TRAORÉ

L'Afrique humiliée

Fayard, 2007, 296 pages, 18 €.

Un livre emblématique, qui est aussi un livre de trop. Inutile de revenir sur l'argumentation, inlassablement assénée à chaque page, qui se résume à cette affirmation aussi simpliste que définitive : l'échec de l'Afrique, et donc son humiliation, c'est uniquement et totalement la faute des autres, à savoir la colonisation (française) autrefois, la recolonisation par la mondialisation (surtout européenne) aujourd'hui. Nulle part n'est évoquée la responsabilité des

Africains, qui n'ont apparemment aucune autonomie, et sont toujours des objets, jamais des sujets. Un discours rabâché depuis un demi-siècle, à peine moins longtemps que la colonisation elle-même (le partage de l'Afrique, on a tendance à l'oublier, fut décidé en 1885, et la plupart des indépendances datent de 1960). Le monde entier est-il donc coalisé contre l'Afrique ? – à l'exception de la Chine dont, curieusement, il n'est pas fait mention dans ce livre, et qui pourtant participe allègrement à la mondialisation africaine ! Prenons acte, toutefois, de cet unique aveu d'Aminata Traoré, lorsqu'elle consent à reconnaître que l'humiliation de l'Afrique « réside également dans notre refus de comprendre ce qui nous arrive, d'organiser la résistance et d'influer sur les rapports de force » (p. 23-24). Tout est dit, mais l'auteur n'en tire aucune conséquence dans son raisonnement, préférant s'enfermer dans une totale irresponsabilité de l'Afrique.

Sylvain Urfer

Catherine DUPEYRON

Chrétiens en Terre Sainte

Disparition ou mutation ? Albin Michel, 2007, 284 pages, 19 €.

Ces dernières années, plusieurs ouvrages ont mis en lumière la situation des chrétiens d'Orient, comme si, désormais, on acceptait de regarder en face la réalité dans laquelle vivent les communautés chrétiennes de ces régions. La journaliste Catherine Dupeyron, qui connaît bien la Terre Sainte, ne craint pas de poser la question de leur disparition. Le livre est bien documenté, offrant un intéressant et précieux retour sur l'histoire, tout en s'inscrivant dans l'actualité récente. Les différents aspects du dossier sont

présentés avec justesse, notamment le silence des chrétiens, pris entre le marteau et l'enclume, entre juifs et musulmans, entre Occident et Islam. Mais l'avenir est plus incertain, maintenant que la cause palestinienne est devenue l'apanage de l'islam. L'une des parties les plus intéressantes du livre concerne les relations entre Israël et le Vatican, l'accord signé en 1993 et les questions en suspens. Or les positions romaines, qui semblent privilégier la permanence de la présence chrétienne en Israël, s'accordent mal avec celles des chrétiens arabes, qui ne comprennent pas la réserve vaticane face aux injustices qui leur sont faites. Ce livre montre davantage la complexité de la situation qu'elle ne donne des motifs d'espérance. On regrettera parfois une certaine difficulté de l'auteur à repérer ce qui, dans l'actualité récente, est véritablement significatif pour déchiffrer l'avenir.

François Boëdec

Sociétés

Zygmunt BAUMAN

La Décadence des intellectuels

Traduit de l'anglais par Manuel Tricoteaux.
Jacqueline Chambon, 2007, 270 pages,
24,80 €.

Le titre n'a rien pour surprendre. Voici une vingtaine d'années que, avec des mots approchants, on déplore l'insuffisance des intellectuels. Que n'a-t-on entendu sur leur désertion, leur démission ou leurs silences coupables ! Ce jugement d'ordre éthique n'a pourtant rien à voir avec l'analyse de Bauman. Les ressentiments contemporains

procèdent, en effet, d'une conception qu'il estime dépassée du rôle des intellectuels et de leur autorité, reconnue ou autoproclamée. A eux, pensait-on ou laissaient-ils croire, d'éclairer les sociétés sur le « bien commun », à eux de veiller à l'éducation des masses, légitimer – ou infirmer – les pouvoirs en exercice, définir le goût, le sens, les projets et ambitions collectifs, prescripteurs et précurseurs, à la fois, au nom de la raison et sous le signe de l'universel. Cette configuration – où il s'agit toujours de prendre de la hauteur et d'élever ses concitoyens – héritée des Lumières a fait long feu... La pratique intellectuelle postmoderne est autre. Elle a dû s'adapter à la complexité d'un monde pluriel, au relativisme, à la diversification et à la spécialisation vertigineuse des savoirs, à la multiplication des pouvoirs et des souverainetés, à la fragmentation des autorités. De législateurs, voici les intellectuels devenus observateurs-interprètes, traducteurs, tentant, tout au plus, de faire communiquer les différents systèmes en vigueur et les traditions culturelles. A vrai dire, Bauman le rappelle volontiers, ces deux postures intellectuelles, moderne et postmoderne, coexistent, rivalisent, à l'insu, souvent, de leurs protagonistes et de l'opinion. D'où l'image brouillée et les malentendus, qui sont légion. Il est donc doublement salutaire de mettre en évidence les conditions sociologiques qui ont présidé à ces évolutions. De quoi démystifier, aux yeux de l'opinion, une mission équivoque. Quant aux intellectuels en exercice, ils y trouveront la raison de désamorcer d'insidieuses volontés de pouvoir, autant que de couper court à des découragements qui n'ont pas lieu d'être sur leur propre pratique. La rigueur sociologique se révèle ici plus précieuse que l'ambition éthique, pour redonner à chacun sa « juste place » dans l'ensemble

de la société. Mais cette lucidité est implacable: elle ratifie ce sentiment occidental très actuel d'un monde d'orphelins, libres mais seuls. Comptables, chacun pour soi, aux dépens ou au bénéfice des autres, de choisir entre hostilité ou bienveillance.

Françoise Le Corre

Danièle BRUN

Les Enfants perturbateurs

Odile Jacob, 2007, 184 pages, 21,90 €.

Nul n'échappe à son enfance, et les parents oublieux de la leur la rejouent, sans s'en rendre compte, avec leurs propres enfants. Ainsi, il n'y a plus, face à face, un adulte porteur d'autorité et un enfant, mais deux enfants qui ne parviennent pas à s'accorder. Cette évidence apparaît au fil des pages du livre de Danièle Brun, qui s'étaye sur sa double expérience d'analyste d'enfants et d'adultes. L'enfant perturbateur fait entendre une dissonance, qui crée un trouble dans l'harmonie idéalisée de la relation parent/enfant. Colères, refus de s'alimenter, troubles du sommeil, échecs scolaires, opposition à toute discipline, etc., sont autant de signes d'une demande que l'enfant, à son insu, adresse à son père, à sa mère ou aux deux. Ignorant les raisons de sa mise en scène, il traduit soit ce qu'il est censé ignorer du malaise parental, soit l'intrusion insupportable de son espace intérieur par l'autre, soit l'étouffement de ce que D. Brun appelle sa « plasticité », qui se trouve « bâillonnée ». La plasticité, sur laquelle elle insiste, serait une activité de pensée particulière permettant à l'enfant de se construire des scénarios. Ceux-ci, alliages subtils entre son monde intime et les exigences du monde extérieur, concernent surtout la question des ori-

gines et la sexualité, mais aussi les différentes circonstances de sa vie. L'écoute analytique permet à l'adulte qui redécouvre les conflits et les impasses de sa propre histoire de mieux comprendre ce qu'ils en répètent; elle favorise chez l'enfant l'émergence d'un inattendu, de trouvailles étonnantes, loin de toute psychologisation, et en fait un outil de créativité.

Cécile Sales

Marie-Frédérique BACQUÉ

L'Un sans l'autre

Larousse, 2007, 220 pages, 19,90 €.

M.-F. Bacqué, psychologue et psychanalyste, auteur de nombreux ouvrages sur la mort et le traumatisme lié au deuil, aborde avec un double regard, de clinicienne et de théoricienne, les différents aspects du deuil. Séparations, pertes, ruptures et deuils jalonnent la vie de l'homme. La souffrance et les mouvements psychologiques qui l'accompagnent nécessitent de profonds remaniements psychiques. Au travers de situations cliniques diverses, l'auteur montre l'importance de la parole dans cette lente mutation qui permettra à l'homme de grandir et de se transformer. Dans les sociétés traditionnelles, les rites accompagnaient les différentes étapes de la vie, en particulier les rites funéraires, dont la fonction était d'encadrer et d'apaiser le groupe mis en danger par la perte d'un de ses membres. Aujourd'hui encore, l'homme a besoin de rituels sur le plan collectif et individuel pour ne pas être livré au silence et à la solitude devant la mort. Déniée, refoulée, celle-ci peut alors provoquer des pathologies tant physiques que psychiques. La solidarité d'une communauté est nécessaire pour supporter les souffrances et les blessures.

Cet ouvrage, volontairement pédagogique, apporte réflexions et éléments pratiques sur les types de soutien existants. L'écoute proposée dans des groupes d'entraide et un soutien thérapeutique favorisent l'expression des émotions et offrent la possibilité de faire mémoire du défunt pour permettre à la personne en deuil de se réapproprier sa vie, autrement.

Marie-Odile Gérardin

Sonia SHAH

Cobayes humains

Le grand secret des essais pharmaceutiques.
Démopolis, 2007, 348 pages, 24 €.

Des bouleversements importants pour notre santé sont en vue, ce qui explique les « révélations fracassantes » sur les cobayes humains. Maître du roman d'espionnage, auteur de chefs-d'œuvre et coléreux sympathique, le préfacier John Le Carré sert de totem, mais sur des positions abruptes et controversées. Dans *La Constance du jardinier* (2001), il signalait déjà « l'un des commerces les plus rentables du monde : celui de l'industrie pharmaceutique ». Avec Sonia Shah, il a trouvé le journaliste qui révèle le grand secret des essais pharmaceutiques. Au préalable, Eric Favereau, du quotidien *Libération*, présente les « dangers de dérives » des AMM (autorisations de mise sur le marché) françaises. Ensuite, nous décollons avec l'auteure pour un survol du monde qui, tel un bon reportage de télévision, « cogne » : zooms, gros-plans, enchaînements rapides... impossible de reprendre son souffle, ni de jauger, encore moins de juger, sauf à l'emporte-pièce, avec comme critère la seule nausée. Les histoires, souvent reprises d'autres articles, ne sont pas

fantasmatiques pour autant (quoique parfois anciennes), mais d'analyse difficile sans l'appareil critique scientifique permettant de repositionner faits et démarches. Admettons, avec l'auteure, que « si l'éthique de Nuremberg à Helsinki » a heureusement changé, il faut « déconstruire totalement les mythologies médicales » (et les autres !) ; et reconnaissons que « transformer le corps en un objet offense l'idée que nous nous faisons des êtres humains ». Reste une inconnue : les dénonciations explosives n'encombrent-elles pas, chez nous, une santé publique émergente ?

Jean-Jacques Feore

Claire BLANDIN

Le Figaro

Armand Colin, 2007, 310 pages, 25 €.

Le Monde, La Dépêche et Le Canard Enchaîné ont déjà fait l'objet d'une monographie de la part d'un universitaire. Cet ouvrage est consacré à une institution de la presse française, *Le Figaro*, créé il y a plus de 140 ans par un brillant publiciste, Villemessant, qui a survécu à une histoire tourmentée et à de nombreux changements de propriétaire. Claire Blandin a su réaliser la synthèse entre les divers éléments qui expliquent les succès ou les échecs d'un journal. L'actualité, d'abord, qui pèse lourdement sur la vie du *Figaro* – de l'affaire Dreyfus (le journal sera dreyfusard) à la Première Guerre mondiale, marquée par le « bourrage de crâne », puis à la tragédie de l'Occupation. Le journal se saborde en novembre 1942, pour reparaître en août 1944. Les mutations techniques et publicitaires, ensuite. Enfin et surtout, les ventes successives du titre, toujours accompagnées de mouvements au sein d'une

rédaction soucieuse de sauvegarder son indépendance. C. Blandin décrit longuement le bref passage du parfumeur Coty à la tête du journal, entre les deux guerres puis après 1945 ; les règnes successifs de Jean Prouvost, Robert Hersant ; enfin, depuis 2004, le rachat par Serge Dassault des parts de la famille Hersant. Au long de son histoire, *Le Figaro* a su, à l'exception de l'intermède Coty, défendre une vision libérale de la société et attirer d'excellents journalistes et de grandes plumes, tels François Mauriac ou Jean d'Ormesson. Son intérêt pour la vie des idées ne s'est jamais démenti. C. Blandin souligne toutefois, dans sa conclusion, que l'avenir de la presse quotidienne, au sein de grands groupes multimédias, est devenu très incertain.

Antoine de Tarlé

Maurice GODELIER

Au fondement des sociétés humaines

Albin Michel, 2007, 292 pages, 19 €.

Les sciences sociales traversent une période de crise. Maurice Godelier, par la voie de l'épistémologie, cherche une issue positive en posant la condition d'une plus grande rigueur intellectuelle, rendue nécessaire aussi dans le contexte de la mondialisation. Mais il récuse la thèse de l'uniformisation des cultures et s'attache à revisiter les grands thèmes de l'anthropologie pour traiter de l'altérité. Partant d'une définition de la société comme un tout auquel l'ensemble de ses membres se sent appartenir avec le devoir de le reproduire, Godelier remet en cause la priorité donnée aux rapports de parenté et aux rapports économiques. Il privilégie

les rapports politico-religieux, seuls capables, selon lui, de fonder une société, à condition qu'ils définissent et légitiment la souveraineté de plusieurs groupes sur un territoire déterminé. L'évolution des rapports politico-religieux est alors en mesure de rendre compte de l'apparition de nouvelles formes de pouvoir et d'organisation sociale. La démonstration s'appuie sur un vaste dossier documentaire, qui va de l'Antiquité aux sociétés postcoloniales ; mais il faut attendre la conclusion pour la voir appliquée à la situation actuelle du Moyen-Orient, après les attentats du 11 septembre 2001. La discussion du principe de séparation entre politique et religion, posé en introduction comme l'un des principes fondamentaux des sociétés occidentales, reste donc en suspens. Ou faut-il entendre que l'affrontement ouvert par Al-Qaïda impose aux sociétés occidentales de revisiter leurs fondements ?

Stéphane Nicaise

Questions religieuses

Pierre GIBERT

L'Inconnue du commencement

Seuil, 2007, 230 pages, 19 €.

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », dit un personnage de Racine dans *Les Plaideurs*. Mais si Pierre Gibert cite ce vers au début de son livre, c'est pour montrer qu'il y a, au contraire, quelque chose de radicalement insaisissable dans le commencement. L'astrophysicien peut bien

tenter un récit des premières minutes de l'univers, il ne saurait pour autant lever toute incertitude. Le paléontologue qui scrute les débuts de la vie humaine ne parvient pas à fournir une réponse sûre et définitive. Les « mythes » ou « récits des origines » entendent certes raconter ce qui s'est passé au commencement, mais les différences mêmes entre les deux premiers chapitres de la *Genèse* trahissent l'impuissance à saisir un unique et absolu commencement. Qu'en est-il alors des « commencements relatifs », comme ceux que les Français invoquent en parlant de leurs « ancêtres gaulois » ? Tout groupe humain secrète assurément ses mythes ou récits fondateurs ; encore faut-il accepter que ceux-ci soient un jour soumis à la critique – faute de quoi ils risquent la récupération idéologique. P. Gibert souligne que la vraie légitimité d'un commencement (toujours désigné « après coup ») est en fait liée à ce qu'il inaugure historiquement. Il débusque aussi des dérives ou manipulations qui ont eu cours dans l'Histoire – ainsi lorsqu'on s'est référé à un « immémorial » pour justifier la pratique de l'esclavage, ou lorsqu'on a prétendu « inventer » un nouveau commencement (tels les révolutionnaires créant « l'an I de la République »). On apprendra beaucoup en lisant ce livre suggestif et profond ; au terme, restera « l'inconnue du commencement » – heureuse inconnue, si elle est en même temps ouverture au mystère de l'infini.

Michel Fédou

Claude LANGLOIS

*Lettres à ma Mère bien-aimée,
juin 1897*

Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux.
Cerf, 2007, 416 pages, 34 €.

L'historien Claude Langlois poursuit son passionnant déchiffrement des manuscrits thérésiens. Après le décryptage du *Ms B* et l'interprétation renouvelée qui s'en dégage, voici une nouvelle lecture du troisième cahier, qui couvre les deux dernières années de la vie de Thérèse (attaque de la tuberculose, nuit de la foi, découverte de la « petite voie »). On savait que ce *Manuscrit C* avait été rédigé, trois mois avant la mort de Thérèse, à l'intention de la prieure Marie de Gonzague. Un minutieux examen du texte, à partir de sa matérialité, révèle d'abord qu'il s'agit en réalité de vingt-sept lettres, traitant successivement de six préoccupations majeures. Elles ont été rédigées du 3 juin au 1^{er} juillet, une par jour, jusqu'à l'extinction des capacités d'écriture à la plume. On saisit sur le vif le geste testamentaire. L'analyse éclaire surtout l'enjeu de la relation de Thérèse avec sa prieure, qui venait d'être difficilement réélue. Thérèse avait vite reconnu en cette femme, rude mais intelligente, celle qui pouvait la délivrer de la régression vers le maternage. Aujourd'hui, elle peut lui parler d'égal à égal. La prieure est l'interlocutrice dont elle a besoin au moment de mourir. En fin de compte, cette lecture, qui ménage bien d'autres aperçus suggestifs, éclaire rétrospectivement, en deçà de toute polémique interprétative, l'ensemble du chemin accompli par Thérèse. « Petite voie » bien « courte », en effet (24 ans!), mais à pas de géant.

Dominique Salin

Etienne FOULLOUX

François Varillon

Essai biographique. DDB, 2007, 222 pages, 17 €.

Mieux qu'une biographie, cet essai offre un riche parcours intellectuel et

ecclésial dans une période-clef de la vie de l'Eglise en France (1925-1978) : la crise moderniste, l'Action française, les débuts et la fin de l'ACJF, les débats de conscience liés à l'Occupation ou à la guerre d'Algérie, la Mission de France, le Concile et l'après-Concile. L'itinéraire de François Varillon nous fait croiser tous ces lieux et enjeux, culturels et politiques, théologiques et ecclésiaux. Etienne Fouilloux montre bien comment son humanisme chrétien a pris corps dès les années 30, nourri d'échanges avec ses maîtres ou amis : Claudel, les PP. de Lubac, Ganne, Guillet ; et, par la suite, l'abbé Michonneau, R. Rémond... Homme de terrain, rarement en première ligne, il a cependant été présent dans bien des domaines, par son discernement et ses initiatives pionnières : entretiens radiophoniques, création d'une Maison de la culture avant la lettre, recherches communautaires (bien avant les communautés nouvelles...). Prédicateur et conférencier, plutôt que théologien de métier, profondément attaché à son Lyon natal, mais infatigable éveilleur itinérant en France et à l'étranger, sa parole, partagée à tant d'auditoires divers, a fini par engendrer sur le tard une œuvre théologique et spirituelle toujours stimulante pour notre génération. Ceux qui n'y auraient pas encore eu accès trouveront aisément dans cet essai les pistes qui leur permettront de goûter, selon leurs propres intérêts, les facettes variées de cette œuvre.

Daniel Desouches

Marcel BERNOS

Les Sacrements dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles

Pastorale et vécu des fidèles. Publications de l'Université de Provence, 2007, 348 pages, 29 €.

Il est heureux qu'aient été rassemblées et publiées ces études passionnantes faites au fil de sa carrière par un historien de qualité. Comme le note M. Vénard en exergue dans la préface, grâce à ce livre, on percevra mieux que « l'histoire des sacrements... n'est ni simple – ce que l'on savait déjà –, ni linéaire – ce que l'on oublie parfois –, et leurs définitions successives subissent le poids des mentalités d'une société, autant qu'elles informent lesdites mentalités ». Le fort intérêt des recherches de l'auteur est qu'il les a menées en analysant avec une grande rigueur les gros ouvrages des moralistes et des théologiens du passé : les « manuels de confessions » et les « recueils de cas de conscience ». Dans le cadre d'une présentation très simple – la pénitence, le baptême, le mariage, l'extrême-onction, les sacramentaux (regrettons qu'il ait passé sous silence l'eucharistie) –, l'auteur n'hésite pas à aborder plusieurs graves questions pastorales qui se sont posées face à la Réforme à partir du concile de Trente.

Philippe Lécrivain

Mohammad ALI AMIR-MOEZI (dir.)

Dictionnaire du Coran

Robert Laffont, 2007, 982 pages, 30 €.

Ce *Dictionnaire du Coran* vient compléter les nombreux instruments de travail que constituent les dictionnaires existants en arabe ou en d'autres langues. Il est l'œuvre d'hommes de science de différentes nationalités et ne renvoie pas à leurs convictions religieuses ; il propose, avec une méthode rigoureusement scientifique, un exposé des principaux noms, termes et notions de l'islam. Quatre-cent-cinq articles et un précieux index détaillé permettent de retrouver les termes qui n'ont pas

fait l'objet d'une entrée. Les indications bibliographiques essentielles sont données à la fin des articles. Il faut féliciter Amir-Moezi d'avoir su harmoniser les différentes contributions : sur vingt-huit collaborateurs, neuf se rattachent d'une manière ou d'une autre à l'École Pratique des Hautes Études, quatorze à l'Université ou au CNRS, et le reste à des universités étrangères. Enfin, Amir-Moezi a rédigé une précieuse introduction générale, intitulée « Un texte et une histoire énigmatiques », dans laquelle il fait le point sur les différentes théories actuelles, occidentales et islamiques, relatives à la nature et à la rédaction du Coran. Bien que cet ouvrage soit destiné essentiellement à la consultation, le lecteur trouvera grande utilité et grand plaisir à le parcourir, passant d'une notion à une autre en fonction non plus de l'ordre alphabétique, mais des centres d'intérêt. Ce dictionnaire constitue un excellent outil de culture, de travail et de recherche.

Jacques Langhade

Patrick WEIL (dir.)

*Politiques
de la laïcité au XX^e siècle*

PUF, 2007, 632 pages, 28 €.

L'ouvrage réunit des contributions de colloques tenus à l'occasion de l'anniversaire de la loi de 1905. Dans une grande diversité de situations, du début du XX^e siècle à nos jours, elles apportent des informations neuves grâce à l'ouverture d'archives. La rançon de

cette approche « empirique » est la carence de réflexion méthodologique sur le fonctionnement, en France, des idées de « laïcité ». Quant aux interprétations, elles sont inconsciemment marquées, sauf exceptions, par l'évidence acceptée que les principes de laïcité fonctionnent comme une sorte de credo confessionnel appartenant désormais de façon irréversible à la République et aux Républicains. En revanche, les auteurs ne se soucient guère de construire des comparaisons avec d'autres sociétés, européennes en particulier. Ils n'ont pas davantage de perspective universaliste, qui aurait impliqué une confrontation aux exigences d'une politique des droits de l'homme. Sur ce dernier point, la question du traitement auquel les pouvoirs publics ont soumis les religieux et religieuses n'a jamais été envisagée, sinon marginalement. D'autres auteurs et publications, il est vrai, l'ont fait de manière satisfaisante, tant pour la comparaison internationale que pour l'évaluation du respect des droits de l'homme. Ici, en revanche, l'image de la laïcité reste assimilée à une exception française, acceptée comme allant de soi, et devenant la perspective retenue pour l'approche des situations à décrire. Parler, comme conclut l'introduction de Patrick Weil, du « succès historique du modèle français de laïcité » n'est pas sans légitimité – les pratiques de « séparation » ayant pu garder une certaine souplesse –, mais la réflexion politique à plus large échelle demanderait que l'on ne s'en contente pas.

Pierre Vallin